

Né en mil neuf cent trente-neuf

Michel Garneau

Volume 5, numéro 2 (26), mars-avril 1963

Jeune littérature... Jeune révolution

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garneau, M. (1963). Né en mil neuf cent trente-neuf. *Liberté*, 5(2), 113–118.

NE EN MIL NEUF CENT TRENTE-NEUF...

(né en mil neuf cent trente-neuf
j'accède aux souvenirs en quarante cinq)

J'ai en main un jonc que le temps forge et fond
et un amour de fond d'avant le calme
mais j'ai aussi malaise aux vêtements et corps.

de toutes libertés me vois responsable
quand je veux assumer la mienne
et ceux des autres qui consciencent de la mienne
me font apparaître ma province
mais je sens autour mes pays d'hommes;
deux langues chantent en moi
et la pensée fait son bruit de langage,
qui mal décalque mon amour et mon désarroi,
qui est mon espoir et ma trahison.
d'autres parlent mieux que moi
et leur fraternité me hèle
et je ne veux pas crier
si je chante c'est malgré moi
pour que le chant m'aide à parler
parce que des hommes ont fait voix
je veux y faire moi aussi
avec ce de ma vie qui est même que chez ceux-ci
qui ont pris branches chez le silence.
que l'amitié soit mon rythme
mon air d'aller mon crawl
et rouge mon verre de vin
et verte ma guitare
l'amour ma mère-laine
mon erre et ma nagée
mon eau-mère et mon oriflamme
à célébrer prise de terre.
même si je suis mauvais amour et mauvaise amitié

et de chant méprisable et porte haine
même si je dis la vie m'appartient
comme on dit quand on désire
je garde goût de ce choix
et mémoire exigeante;
mon moi c'est cheval de mon chevalier
mon moi moude le vent
je suis ma propre rossinante
ma haricelle et mon beaudet
je suis l'âne de moi-même et son chardon.

mon germe de mort je le nourris
de feu de fer de mémoire
je le surveille d'un oeil riverain
je l'enchausse d'une main sourcière
et je le gave de paysages
appontés par les hommes:
gouffres sous un train,
trois jours dans une île
qu'on déchire en camion
d'un seul soleil
mon pays jamais trop grand
qu'on ne puisse prendre tout un été
pour ne pas le voir
et Pierrot, mon ami Pierrot
quand j'avais douze ans
qui chantait avec moi
au vrai clair de la lune
à cap-aux-corbeaux

quand j'avais dix ans, huit ans
toujours j'étais blessé
par les berges de ma rivière
festonnées de tessons,
par les murs de notre maison
encore fleuris de clous de six pouces
parce qu'elle était d'été

la mort diffuse en moi
l'écoutais au plus loin de moi bruire

je commençais de pleurer longtemps avant
le commencement de la douleur
et finissais bien avant qu'elle ne se taise;
je traitais mes pansements en frères
et compagnonnage rude jusqu'à la saleté
j'aimais mieux le pansement que la blessure
déjà
plus tard j'ai mieux aimé mon canot
que ma rivière
c'était le commencement de la mort en dehors
quand elle m'habitait c'était avant les souvenirs
comme par la foudre sur un arbre sur moi
comme sur la vieille voisine qui ne voulait pas
que son linge à sécher fût empluvié.
puis j'ai vu qu'un autre enfant presque un ami
puisse mourir sur son bicycle sous une auto
une petite fille avoir la tête écrasée
par la roue d'un autobus qui la voyageait d'ordinaire.

en même temps je connus que
par le dieu par le diable et le corbillard
et par une guerre dont on m'avait dit
qu'elle avait beaucoup tué pour la liberté
et par les blessures et les maladies
dont je ne mourrais jamais
la mort était vraiment du monde des adultes
que sa laideur était la leur mais belle pour moi
elle me devint aussi petite noire et fixe
puis énorme habitant ce monde qui me venait
puis pour moi seul encore ferme dure compacte
un point donné, donné pour vrai
un caillou m'attendant quelque part dans lequel
je roulerais sur une pente finie comme toujours
cent deux mille images mais toujours
d'un noyau dont je subirais l'éclatement
sans le voir sans le vouloir ou même le savoir
et elle n'a rien à voir avec le suicide.
ni chair ni oiseau le suicide ni mort ni vie:
un geste purement humain
et du dieu dont on m'obligea

je n'ai gardé que l'horreur de son incarnation
 et l'idée que toute vie n'est pas humaine
 et le mot âme dégangé
 je m'en sers encore parfois.

mort étrangère et mort adulte
 ne suis pas familier avec le cadavre.
 ne me connais que de vie
 dieu la mort

connaîtrai pas dieu
 hors de ma conscience dieu la mort
 entre en moi corps de la vie
 tu t'arrangeras avec Dieu la mort
 moi je suis unique et seul
 et vie tu n'es pas mon dieu
 tu es mon corps et je te plains et
 je t'aime et j'y tiens à mon pouls rouge
 à mon souffle bleu et blanc
 et à mes mains qui augurent
 des amours de corps partageants.
 beau corps de la vie
 vis-moi vis-moi comme je veux te vivre
 et je ne te trahirai pas.
 je sais ce que je vis
 je m'aime
 au-dessus de la morale je me garde
 parce que j'aime
 une femme et ses antres et notre fille
 les quatre saisons que nous avons déjà
 l'air qu'a le fer quand il prend feu
 et les autres éléments qui nous font lieux
 e par plaisir de notre corps
 je serai meilleur et travailleur
 poète poétant et chanteur chantant
 et comme l'alcool m'aime
 me tiendrai sobre pendant des mois
 je mangerai moins pour manger mieux

et je ne commence qu'à penser aux autres
 qu'à m'armer pour sentir la terre

et c'est encore la mort qui m'étoupe
qui me renfle et me ballaste
qui me souffle le silence
qui me souffle et me soud
et me portage vers le partage
je ne serai pas seul à mourir comme à vivre
je ne cherche plus le sable
ni dans le ciment ni dans le verre
ni dans l'absence de clairières
ni même dans le vent
il y a de l'eau dans mes artères
et du diamant et le sable est partout
et le sang de mon oeil a besoin de lumière;
dans mon corps est une mort
en grand besoin de ma vie
qui me bonde et me fermente en l'humain.
nous travaillons des routes pour prendre la terre
mais vivre c'est rivières
qui sont aux ruisseaux
qui montent aux moulins
qui veulent des chemins
car la terre est à l'homme
et l'homme a faim de faire
de recevoir et de se transformer
et j'ai soif et faim comme misère
dans le plaisir d'être et de durer
mais les rivières sont au monde
et les chemins sont au pays
et les pays aux villes
qui commencent la guerre
et l'homme n'a que rivières
dans ses veines pour en mourir
et il faut encore des ponts sur ses rivières
pour les chemins vers les moulins
car l'homme a mal de faire.

(je suis sentier et puis frontières
et vous m'êtes tous rivières
et peupliers de mes rives...
je voudrais que vous m'aimiez...)

je suis seul comme un mystère
que je me flambe le corps
ou me braise l'existence;
ma solitude est grande comme le monde
en moi de votre présence
humains riverains de ma conscience;
je suis unique et je me perds
si je ne parle liberté
qui n'est pas plus mystère que l'été
je suis unique et je me trouve
à la curée de la pensée
belle amère de remédier

j'aimais les dangers de l'été et les pansements
mais je ne risque plus mon corps.
contre le chenil du quotidien
et le cloître d'une seule vie
n'y a recours que travailler;
je veux vivre et je me vois penser.
le social me chaule et me sépulcre
et la liberté me tient en ville
et ma prison m'éveille;
si je rêve c'est de chanter
que je vis ce que je vois
et que je le suis aussi
si je chante c'est pour parler
et pas papillons pas même étés de lions
batterie d'étoiles ou ressac de pollen
mais d'ici et d'aujourd'hui.

Michel GARNEAU